

La Revue Moderne 1. 11. 69

VI^e BIENNALE DE PARIS 1969

(Musée d'Art moderne)

Cette année, pour que la confusion soit complète, on a supprimé les sections par pays et les œuvres (?) ne sont même pas groupées par tendances, pour la bonne raison que la tendance au néant ne saurait varier en genres divers.

C'est surtout pour prouver que le mal est universel, irrémédiable et que nous en sommes tous victimes. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Et cela est vrai.

Cet innombrable amas de pièces hétéroclites végète dans un désordre lamentable, en sa totale insignifiance car, pour faire sérieux, on a épuré la VI^e Biennale de presque toutes les extravagances, obscénités et monstruosités diverses de la V^e.

Cela ne fait pas plus sérieux : seul règne l'Ennui qui se dégage de cette poussière grise partout épandue.

Dès les premiers pas, le visiteur est convié à de graves et salutaires méditations sur la mort par trois Tombes qui barrent le chemin et dont les croix sont d'une terre fraîchement remuée.

« Et nunc, reges, erudimini »

Les tombeaux franchis, le chemin nous conduit vers un antre obscur qui est la salle de bruitage. Chassé par les cacophonies, on aboutit à la salle des Pyramides : il en est faites de coquillages, de têtes de morts, de cercueils : le tout couronné par un siège hygiénique et des guirlandes d'intestins pétrifiés.

On sort de là pour tomber dans un champ de pieds et de mains gigantesques, emmanchés à des bras et des jambes de trois mètres de haut. Passons rapidement devant des panneaux multicolores de divers pays et contemplons cette grande affiche qui semble une réclame pour sous-vêtements masculins. Mais on s'aperçoit que le vigoureux gaillard, moulé dans un slip, est entouré de formes féminines exposées pile et face ou en des en-

lacements obscènes et agrémentées de sphères blafardes qui ne sont autres que de grosses fesses conjuguées.

Voici, enfin, un ensemble intéressant : ce sont des statues sculptées sur buis par des artistes polonais, d'autres semblent tirées de racines habilement façonnées : citons entre autre la *Mère et enfant*, d'un style médiéval fort honorable.

Non loin de là, une tenture noire couverte de graffiti rouges et blancs est une œuvre française, annonce la pancarte.

Mais quelle est donc cette chiffonnière blanchâtre ? Elle a l'air inoffensive et, soudain, elle se gonfle, se gonfle au son déchirant d'une sirène suraiguë. Plus loin, c'est une lanterne magique projetant des images commentées par une voix sépulcrale et un énigmatique rayon de « 38 unités de consommation (matières broyées) » ?... Notre inquiète méditation est interrompue par des aboiements langoureux, soutenus par des roulements de tambour : c'est la partie musicale de la fête, amplifiée par une mélodie gémissante, accompagnée par des grincements de porte variés.

Près de la sortie, les attractions callipiges reprennent de plus belle : ce sont trois jeunes filles nues, d'une pâleur grisâtre, vues par devant et par derrière : elles sont Chiliennes.

On ne saurait quitter les fesses de ces demoiselles sans avoir vu celles du *Roi toujours gai* (Der König Immerlustig). Le photographe Günter Rambow présente, en couleurs, ses *Promenades* : il y en a six et c'est au cours de la quatrième, qu'appuyé contre un mur, et courbé sur lui-même, ce *Roi toujours gai* ne présente au public qu'une énorme citrouille livide fendue par le milieu.

C'est là une manière comme une autre d'animer d'une gaieté un peu lourde cette morne exposition.

Enfin, près de la porte, on remarque un œuf pourvu de jambes et de pieds, en bronze, qui semble courir. C'est intitulé *Fuyons*. Faisons comme lui.

Pierre MORNAND